

Willaj-Uma.

Hikallata, awki, rimay :
 Kay hutiha anha arwishan,
 Kay qaytu millay pitishan,
 han tisanki, han kururay.
 250 Inkanhista rimaykamuy
 Sapanpi, millay putispa,
 Pisillata rimarispa,
 Allintataj rikuykamuy.
 Ñohaha, maypi kaspapas
 255 Yuyashaykin sipishapas.
 (Ilojsin.)

L'ASTROLOGUE.

Tu parles trop, jeune prince ;
 tu as rompu et embrouillé le fil de
 ta destinée, débrouille-le et re-
 noue-le toi-même.

Va seul parler au roi, supporte
 seul le châtement que tu as en-
 couru, et surtout, parle peu, et
 avec beaucoup de respect.

A la vie, à la mort, je ne t'ou-
 blierai pas.

(Il sort.)

[Dialogue troisième.]

LES MÊMES, MOINS L'ASTROLOGUE.

Ollantay.

Ollantay, barin kanki,
 Ama imata manhayhu :
 Ama hayta anhayayhu.
 hanmi, hoyllur, kanhawanki!
 260 Piki-Haki, maypin kanki?

Piki-Haki.

Punurhushani nanahta,
 Tapyapajmi moshukuni.

Ollantay.

Imata?

Piki-Haki.

Huh atujta watashata.

OLLANTAÏ.

Ollantaï! Tu es un homme et tu
 ne dois rien craindre :

Ne t'exagère pas le danger.

Stella, étoile de bonheur, éclaire-
 moi! Pied-Léger, où es-tu?

PIED-LÉGER.

Je m'étais endormi et je rêvais
 de choses sinistres.

OLLANTAÏ.

De quoi donc?

PIED-LÉGER.

D'un renard la corde au cou.

264. Tschudi, dans son premier texte, avait mis *asnuta*, *âne*, au lieu de *atujta*, *renard*, qui se trouve dans le mien et dans celui de Markham. Je crois que cette leçon provenait originairement d'une faute de copiste qu'on avait cru corriger plus tard en

Ollantay.

265 Hanpunin hayha karkanki!

Piki-Haki.

(Hayha huñuyan sinkaypas)
 Hayha wiñan kay rinriypas.

Ollantay.

Haku hoyllurman pusaway.

Piki-Haki.

Punhawrajmi.

OLLANTAÏ.

Pour sûr, tu étais ce renard!

PIED-LÉGER.

Il est vrai que mon nez devient plus
 fin, et mes oreilles plus longues.

OLLANTAÏ.

Conduis-moi chez Stella.

PIED-LÉGER.

Il fait encore jour.

SCÈNE II.

Grand salon au palais de la Reine-Mère, qui y demeure avec Stella.

[Dialogue premier.]

LA REINE-MÈRE ANAHUARKI, STELLA.

Mama-Hoya.

Haykajmantan hika llaki,
 270 Kusí-hoyllur, intij llirpun?

LA REINE-MÈRE.

Depuis quand parais-tu si triste,
 Étoile, prunelle du soleil?

mettant à la place le mot espagnol *asno*. Les raisons prolixement apportées par Tschudi dans ses observations critiques, en faveur de la variante *llama*, de sa seconde édition, ne sont nullement convaincantes : le renard, ennemi juré des troupeaux de moutons, et pour cela objet de la haine des pasteurs indiens, expie souvent son avidité par le supplice de la corde. C'est à quoi Pied-Léger fait ici clairement allusion, en disant à Ollantaï, séducteur d'une fille de sang royal, destinée à faire partie de la troupe sacrée des vierges du soleil, qu'il pourrait bien lui arriver de finir comme le renard. La comparaison que fait Tschudi entre les oreilles du lama et celles du renard, par rapport à la longueur, est tout-à-fait puérile. Pied-Léger dit que ses oreilles deviennent longues, parce que le renard a le sens de l'ouïe très-développé. En outre, le lama, animal de la taille du cheval, a, toute proportion gardée, l'oreille bien plus courte que le renard.

266. Tschudi a confondu le sens du mot *hayha*, *cela est vrai*, (sens affirm.) avec celui de *hayhu*, *cela est-il vrai?* (sens interr.) C'est pour cela qu'il le traduit par *vielleicht*, *peut-être*.

270. Tschudi a de nouveau confondu *llirpu* (*llirpun*) *prunelle*, leçon correcte de

Haykajmantan hinkaripun
 Kusiwan samiwan waki?
 Uq̄u sikikuna paraspa,
 Sonkullaytan sipinkañã,
 275 Wañullayman huhkamaña
 Hika putita bawaspa.
 Ollantaytan munarkanki,
 Ñatajmi, paywan yanasha,
 Warminña kanki wataška
 280 hantajmi ahllakurhanki
 Kosaykipaj hay awkita :
 Samarikuy asllallata.

Kusi-hoyllur.

Ay hoyallay ! Ay mamallay !
 Imaynan mana wahasaj,
 285 Imaynan mana sullasaj,
 I hay awki munashallay,
 I hay kosay wayllushallay,
 Kay hika tuta punhawpi,
 Kay hika warma kashaypi,
 290 konharikuwan, sahirwan,
 Uyantapas, pay pakiwan

sa 1^o Ed. avec *rirpu*, miroir; emprunt malheureux fait à Markham, qui probablement a été induit en erreur, parce que dans le Dictionnaire d'Holguin, on trouve le mot *rirpu* et non *lirpu*, qui est cependant très-commun en quechua. La locution *Intij lirpun*, *prunelle du Soleil*, qui s'applique parfaitement à Stella, tant à cause de sa qualité de fille de sang royal et par conséquent de fille du Soleil, qu'à cause de son nom « Étoile », convient en outre très-bien au Soleil, qui est considéré par le poète quechua comme l'œil de la création. Il ne s'agit pas absolument ici de la beauté de Stella, mais de l'importance qu'elle avait aux yeux du Dieu-Soleil, esprit animateur de l'Univers. De plus, l'idée d'appeler une étoile « prunelle du Soleil » est une métaphore tout-à-fait dans le goût indien, et qui ne manque pas de charmes. L'observation ci-dessus s'applique également au vers 320.

283-306. Dans cette tirade de Stella, l'exclamation « O ma reine, O ma mère ! » est répétée trois fois, au commencement, au milieu et à la fin. Toute la période du vers 295 au vers 304 a été complètement dénaturée par les traducteurs. La traduction littérale de cette suite de métaphores ne peut donner qu'un résultat faux ou ridicule : car les idiotismes d'une langue, s'ils n'ont pas leur équivalent dans la langue en laquelle se fait la traduction, doivent être rendus d'une manière tout-à-fait différente quant à l'expression, si l'on veut rester fidèle au sens. Le système de rimes suivi dans ce passage, est celui des rimes jumelles, qui se rencontre très-rarement dans la poésie espagnole, spécialement dans le drame. Encore une preuve de l'ancienneté d'Ollantai : car l'auteur, si on le suppose de race espagnole, ne se serait pas écarté, dans cet endroit comme dans presque tout l'ouvrage, des règles reçues.

Depuis quand t'ont fui la joie et le bonheur à la fois?

Aussi les larmes, pluie de l'âme, inondent mon visage : car je ne puis voir sans gémir ta situation; elle me fera mourir.

Tu aimes Ollantai :

N'es-tu pas unie à lui ?

N'es-tu pas déjà son épouse ?

Ce guerrier, n'a-t-il pas été l'homme de ton choix ?

Calme ta douleur.

STELLA.

O ma reine, O ma mère !

Comment contenir mes pleurs,

Comment contenir mes sanglots,

Lorsque le chef que j'adore

Lorsque mon époux tant désiré, pen-

dant des jours et des nuits entières,

Sans songer à mon jeune âge,

M'oublie et m'abandonne ?

Il détourne ses regards de moi,

Mana waturikuwaspa.
 Way mamallaj ! Way hoyallay !
 Ay wayllukushay kosallay !
 295 kanpa rejsikunaypaña
 Killapi hay yana paña,
 Intipas paharikuspa
 bospapurkan, hiri uspa
 Ruyupas, tajru ninawan,
 300 llakita kunan willawan,
 hoyllurpas haska tukuspa,
 hupanta aysarikuspa.
 Puka nawiyajri kaspã,
 Ruyu yawarta paraspa !
 305 Way, hoyallay ! way mamallay !
 Ay, wayllukushay kosallay !

Et ne vient plus me chercher.

O ma mère ! O ma reine !

O cher époux tant désiré !

Jusqu'au jour où je serai unie à toi,

La lune est obscurcie pour moi,

Le soleil n'a plus d'aurore,

Les nuages empourprés naguère

sont devenus aussi ternes que la cendre refroidie ;

Les étoiles palissent et pleurent comme moi, et il me semble que si l'eau du ciel tombait, mes yeux rougis croiraient voir une pluie desang !

O ma reine ! O ma mère !

O mon époux tant désiré !

[Dialogue second.]

LE ROI PACHACOUTIC AVEC SA COUR, ET LES PRÉCÉDENTES.

Mama-hoya.

Piharikuy uyaykita,
 hakirihuy nawiykita :
 Inka yayaykin llojsimun
 310 Kayñmanmi kutrimun.

Inka.

(Kusi-hoyllurta.)

Kusi-hoyllur, sonkuy rurun
 llipi huriykunaj tikan,
 Kay bashuyya pantri llikan,
 Simiykin rawraj wayrurun.

LA REINE-MÈRE.

Compose ton visage, et sèche tes larmes :

Le roi ton père vient et s'avance vers nous.

LE ROI.

(A Stella.)

Étoile de bonheur, essence de mon âme, fleur la plus belle parmi mes enfants, réseau qui enlace mon cœur, ta bouche est aussi vermeille que le corail.

309. Tschudi a confondu le sens du mot *llojsiy*, *sortir*, avec celui de *llojsimuy*, que nous avons traduit par *venir*. C'est qu'il n'a pas apprécié la valeur de la désinence *muy* : personne ne peut venir chez nous sans sortir de chez lui, et ce sont précisément ces deux rapports qu'exprime ce verbe avec le suffixe *muy*. *llojsimun* est la 3^e pers. sing. du prés. de l'ind. du v. *llojsimuy*.

315 Kay bashuyman hamuy urpi,
 Kay rihraypi samarikuy,
 Kay nawyipi paskarikuy
 hori llika kanti uqupi;
 Tukuy llapaj sami hanpin
 320 Nawyipa llirpunmi kanki
 Nawyikipin wanki-wanki
 Tukuy intij wain haypin
 llipitan llikan nawyki
 behipraykita kifhaspa.
 325 Simiykitari paskaspa
 Qapantajmi samayniyki.
 hanllan kanki yayaykipaj
 Tukuy samin, kawsaywanpas:
 Nokata rikuspa hanpas
 330 Kawsay winay kusinaypaj,

Kusi-hoyllur.
 (honkurikuspa.)

Muhan waranka kuti
 llampu yayay hakiykita;
 llantuway kay wawaykita
 kinkarihun tukuy puti.

Inka.

335 han hakipyi, han ullpuspa!
 Manhaspan hayta rimani!
 hawariy yayaykin kani,
 Uywaykin kanta llulluspa.
 Wahankifu ?....

320. La variante rirpun au lieu de llirpun, dans la 2^e Ed. de Tschudi, n'a pas de sens en quechua, et nous ignorons si « miroir de mes yeux » substitué à « prunelle de mes yeux », a un sens préférable en allemand. Markham qui avait dénaturé le texte quechua du vers 270, a laissé celui-ci intact; inconséquence qui nous prouve de plus en plus que cette langue lui est complètement étrangère. La première édition de Tschudi porte lirpun au lieu de llirpun, faute évidente du copiste espagnol, qui ne pouvait s'imaginer qu'un mot pût commencer par la syllabe *li*, ce qui en espagnol n'arrive jamais.

Viens, ma colombe, sur mon sein
 Et repose-toi dans mes bras;
 Développe-toi devant mes yeux,
 Voile d'or qui m'enveloppes;
 Toute ma félicité vient de toi;
 Tu es la prunelle de mes yeux,
 Et les tiens, scintillant
 Comme un rayon de soleil,
 Fascinent tous les regards
 Quand ta paupière se lève.
 Quand tes lèvres s'entrouvrent,
 Ton haleine embaume l'air.
 Sans toi, ton père ne saurait
 Ni vivre ni jouir de la vie:
 Car sa vie entière est vouée à ton
 bonheur.

STELLA.
 (Tombant à ses pieds.)

O père si bienveillant pour moi,
 j'embrasse mille fois tes genoux.
 Sous ton ombre disparaissent
 tous les chagrins de ta fille.

LE ROI.

Toi, ma fille, prosternée devant moi!
 Je crains quelque malheur!
 Toi! aux pieds d'un père
 Qui t'a tant choyée!
 Tu pleures ?....

Kusi-hoyllur.

340 hoyllurpas wahan sullanta
 Intij llojsirimujtinka
 Sullari unun purinka
 Majhirinka hay sullanta.

Inka.

Hamuy munakushallay,
 345 Tiyarikuy kay harpaypi.

STELLA.

L'étoile pleure de chagrin quand
 le soleil paraît;
 Mais ses larmes limpides elles-
 mêmes effacent sa douleur.

LE ROI.

Lève-toi, ma bien-aimée,
 Ta place est sur mes genoux.

340-343. Voici le mot-à-mot de ce quatrain, objet de désaccord entre les autres traducteurs :

hoyllurpas	wahan	sullanta
L'étoile même	pleure	de douleur
Intij	llojsirimujtinka;	
Quand le soleil	commence à sortir;	
Sullari	unun	purinka,
Et ses pleurs,	comme l'eau	coulant,
Majhirinka	hay	sullanta
Laveront	cette	douleur.

Il y a ici un calembour fondé sur la double signification du mot *sulla*, lequel substantivement veut dire *douleur, peine, souffrance*, et, comme verbe, signifie *pleurer*. Le sens est que Stella dit au roi son père, qu'elle le considère comme le soleil qui la fait pâlir par sa présence et pleurer d'envie; mais que les pleurs même sont un soulagement qui enlève la douleur. La variante de Markham, *mayllarincca*, s'emploie seulement pour l'action de laver les objets et spécialement la vaisselle, ou *récurer*. Le quechua, langue très-riche pour exprimer les actions et les sensations de la vie ordinaire, a plusieurs mots pour l'action de laver, selon l'objet auquel elle s'applique et la manière dont elle se fait. Ainsi *tajsay* s'applique uniquement au lavage du linge; *ayty* s'emploie pour le dernier lavage, et répond au verbe français *rincer*. *Majhry*, de notre texte, veut dire principalement l'action de laver la figure, *débarbouiller*; pour laver la tête, on emploierait déjà un autre mot: *llullpuquy*. *Mojhry* signifie *laver la bouche*. C'est pour n'avoir pas compris ces nuances, que Markham a adopté la leçon déplacée qu'on voit dans son texte, probablement d'après l'avis de quelque cuisinière plus habituée à laver la vaisselle qu'à se laver la figure. Le verbe *Majhry* est employé ici dans sa signification la plus élevée, et indique que les larmes de tendresse effacent l'envie, qui est comme une tache sur le visage. Le mot *sulla* signifie aussi *rosée*.

[Dialogue troisième.]

LES MÊMES. CHŒUR DE GARÇONS ET DE FILLES.

Huh warma.
 Warmaykikunan hamuskan
 hanta kusřhinankupař
 Iaka.
 Yayknykamũhunku ñiy
 (Warmakunař baswan.)
 Ama piřku miřuyřu
 Tuyallay,
 350 Ñustallaypa fahrantay ;
 Tuyallay,
 Ama hina tukuyřu
 Tuyallay,
 Illurina sarata ;
 Tuyallay,

UN SERVITEUR.
 Seigneur, tes humbles serviteurs
 viennent pour te distraire.
 LE ROI.
 Faites entrer tout le monde.
 (Les garçons et les filles entrent
 en dansant et chantent ce qui suit.)
 Il ne faut pas manger,
 Tourterelle,
 Dans le guéret de la princesse ;
 Tourterelle,
 Il ne faut pas consommer,
 Tourterelle,
 Tout le maïs de la récolte ;
 Tourterelle,

349-365. Au Cuzco, dans toutes les fermes, existe encore la coutume de danser des rondes qu'on appelle *casuas*, en espagnolisant le mot quechua *baswa*. Ces rondes consistent en un cercle d'hommes et de femmes se tenant alternativement par la main, et au milieu duquel se trouve le musicien qui chante la chanson, après chaque vers de laquelle le chœur des danseurs répète le refrain. La *casua* du texte s'adresse à un petit oiseau appelé *tuya*, qui est très-nuisible au temps de la récolte. *Cocoborus Chrysogaster* Cab. (V. Tschudi. *Fauna Peruana*, II *Aves*, p. 222-.) Je l'ai remplacé par tourterelle, pour mettre ce passage plus à la portée du lecteur français. Le musicien, le *charango* à la main, chante les conseils et les menaces adressées à l'oiseau, dont le chœur entier répète chaque fois le nom en faisant ce qu'on appelle un balancé, sans interrompre le mouvement général qui porte le cercle de droite à gauche. Cette chanson, composée de cinq quatrains de vers de sept syllabes à rimes croisées, et qui se chante encore au Cuzco, est très-altérée dans mon texte, sans doute pour avoir été copiée et recopiée par des copistes peu scrupuleux. Considérant la leçon du premier texte de Tschudi comme beaucoup plus ancienne, j'ai arrangé celle du mien de manière à me rapprocher autant que possible du texte primitif. Toutefois, je donne dans l'Appendice final, le mien, qui, malgré les variantes, est aussi très-correct. Cette observation faite, je m'abstiens de discuter chacune de ces variantes, ce qui serait un travail sans fin.

352. *Illurina sarata*, le maïs de la récolte, a été traduit par Tschudi *Schmackhaften maïs*, le maïs savoureux. *Illuy*, veut dire l'action de fouiller le sol pour

Parakaymi rurunri,
 Tuyallay,
 Anřatajmi miskinpas ;
 Tuyallay,
 355 Ñuhũurařmi uřunri,
 Tuyallay,
 Illurajmi rapinpas ;
 Tuyallay,
 Watashãnan hilluyta,
 Tuyallay,
 Papashaykin hantapas ;
 Tuyallay,
 (Kuhusařmi silluyta,
 Tuyallay,
 Hapishaykin hantapas.)
 Tuyallay,
 Piskakata watukuy
 Tuyallay,
 360 Sipishkata bawariy
 Tuyallay,
 Sonũullanta tapukuy
 Tuyallay,
 Ruruntatař masřuriy
 Tuyallay,
 Illikishatan rikunki
 Tuyallay,
 Huh ruruta hapřajtĩn
 Tuyallay,

Les grains en sont très-blancs,
 Tourterelle,
 Et très-doux à manger ;
 Tourterelle,
 Le fruit en est très-tendre,
 Tourterelle,
 Et les feuilles en sont toutes vertes ;
 Tourterelle,
 Mais l'appât est déjà suspendu,
 Tourterelle,
 Et la glu est préparée ;
 Tourterelle,
 Et je me couperai les ongles,
 Tourterelle,
 Pour te saisir plus doucement.
 Tourterelle,
 Demande au *piscaca*,
 Tourterelle,
 Cloué à cette branche-là,
 Tourterelle,
 Où est son cœur,
 Tourterelle,
 Où sont ses plumes ;
 Tourterelle,
 Il a été écartelé,
 Tourterelle,
 Pour avoir becqueté un seul grain :
 Tourterelle,

enlever les racines. *Illuriy* a un sens plus général et signifie récolter toute espèce de fruits de la terre. *Illurina* avec la désinence *na*, qui sert à tirer les substantifs des verbes, comme nous l'avons expliqué dans la note sur le vers 49, veut dire simplement la récolte.

357. *Hillu*, friandise, ne doit pas être confondu avec *Illuy*, fouiller le terrain. Dans l'orthographe ancienne, soit que la voyelle initiale fût aspirée ou non, on la faisait arbitrairement précéder d'une *h*, surtout quand le mot commençait par *i*. Ce passage fait allusion à la coutume des Indiens, de suspendre un appât, généralement un fruit mûr, à portée des branches enduites de glu, afin d'y attirer les oiseaux.

359. Le *piscaca* est un oiseau beaucoup plus gros que la *tuya*, que les Indiens tuent et clouent au tronc des arbres, pour servir d'épouvantail aux autres oiseaux, comme on le fait en Europe pour les oiseaux de proie. Voir le Vocabulaire final.

365 Hinatajmi rikunki
 Tuyallay,
 (Huhllallapas hinkaajtın)
 Tuyallay,
 Inka.
 (Ilojsispa.)

Kusikuskay, Kusi-hoyllur,
 Warmaykikunaj hawpinpi,
 Kay mamaykijsa wasinpi.

Voilà la triste destinée,
 Tourterelle,
 De l'oiseau maraudeur,
 Tourterelle.

LE ROI.
 (Se retirant.)

Stella, je te laisse au palais de ta
 mère, au milieu de tes jeunes ser-
 viteurs, continuer ces joyeux amu-
 sements.

[Dialogue quatrième.]

LES PRÉCÉDENTS, MOINS LE ROI PACHACOUTIC.

Kusi-hoyllur.

As nuhnuta takipuyhis
 370 Munakuskay sihllaykuna
 Tapyatan takın kaykuna.
 hankunari hay ripuyhis

(harikuna Ilojsinku. Huh sih-
 llatajmi takın.)

STELLA.

J'aimerais mieux un chant plus
 triste, mes chères amies ; celui qui
 vient de finir me semble de mauvais
 augure ; et vous autres, vous pou-
 vez me laisser.

(Les garçons sortent, et une des
 jeunes filles chante.)

365. Ce vers nous prouve que la scène se passait dans le palais de la Reine-Mère, et non dans celui des Vierges d'Élite, comme on le suppose dans l'édition de Markham et dans tous les manuscrits que nous avons eu occasion de voir, y compris mon texte. Tschudi, qui montre de la perspicacité dans toutes les questions qui ne demandent pas une connaissance approfondie de la langue, a eu le bon esprit de faire cette correction. Ce que Pied-Léger dit au vers 559 et suivants, confirme que Stella ne demeurait pas dans le palais des Vierges d'Élite.

371. Stella, superstitieuse comme tous les Indiens, croit que son amant était personnifié dans la *tuya*, et que toutes les menaces faites à cet oiseau étaient un mauvais présage pour le séducteur d'une fille qui était pour lui le fruit défendu.

373-396. Cette chanson, qui est le vrai *yaravi* quechua par son caractère mélancolique et plaintif, se compose de six quatrains octosyllabes, rimant parfaitement, le premier vers avec le quatrième, et le deuxième avec le troisième. Tschudi, dans ses deux éditions, les a groupés en trois strophes de huit vers, probablement parce que, dans son manuscrit, le morceau était ainsi arrangé. Dans les manuscrits que nous avons eu l'occasion de voir, comme dans le texte de Markham, il n'y a aucune division. Cette division en strophes ne dépendant pas du caprice des copistes, mais de la nature de la composition, nous la faisons ici comme il le faut : car ces quatrains sont les mêmes que les espagnols appellent *redondillas* et dont nous avons déjà parlé.

Harawi.

Is kay munanakuj urpi
 llakin, putin, anhin, wakan.
 375 Is kayñintas kasa pakan
 Huh haki mullpa kurkupı.

Huhñintajsi hinkañisha
 Wayllukuskan pitullanta
 Huh sojyapi sapallanta
 380 Mana haykaj kaharisha.

Wahaj urpitajmi llakin,
 Pitullanta hawarispa
 Wanushkataña tarispa,
 Kay simipi paypaj takın :

385 « Maymi, urpi, hay ñawiyki,
 Hay bashkuyki munay-munay,
 Hay sonkuyki nuhnukunay,
 Hay ahankaray simiyki »

Hinkarikuspan urpiri
 390 haka kakapi muspaspa
 Wekinwan kaparkahaspaspa
 Qiskamanñataj puririn,

Hinantinta tapukuspa,
 Yanallay maypitaj kankı,
 395 Ñispan mitkan rankı-rankı,
 Ñispan wañun ullpuykuspa.

YARAVI.

Deux colombes amoureuses se
 désolent ; elles soupirent, pleurent,
 sanglottent ; elles sont couvertes de
 neige et se tiennent blotties dans le
 tronc d'un arbre dépouillé.

Mais voilà que l'une d'elles, délaissée
 par sa compagne, se plaint amère-
 ment : car, pour la première fois,
 elle se trouve seule dans le monde.

Et croyant sa compagne morte, elle
 se lamente amèrement, exhalant sa
 tristesse dans ce chant plaintif :

« Douce compagne, où donc es-tu ?
 Que sont devenus tes yeux si doux,
 ta gorge charmante et ton cœur si
 tendre ? Et ta bouche brûlante qu'est-
 elle devenue ? »

C'est ainsi que cherchant son
 amie, elle erre, éperdue, de rocher
 en rocher. Poussant des cris plain-
 tifs et sans prendre garde à rien,
 elle se repose même sur des épines,

En demandant partout ce qu'est
 devenue sa compagne. Alors, son
 souffle l'abandonne, elle trébuche,
 chancelle, tombe et meurt.

375. Le mot *hasa*, *neige*, a été confondu par Tschudi avec *Qasa*, *crevasse*, *fente*, parce que dans l'orthographe ordinaire, on a quelquefois écrit ces deux mots avec le double *ca* initial (*CCasa*), mais le sens du texte indique clairement qu'on ne parle ici que de la neige. Tschudi, pour justifier sa version, nous parle du *pied* d'un arbre, dont il n'est pas fait mention dans le texte quechua, sans doute parce qu'une crevasse ne peut exister que dans les racines ou le pied d'un arbre, et jamais dans le feuillage.

395. Au sujet du mot *rankı-rankı*, qui signifie ici *chanceler*, voir la note sur le vers 56. Il y a dans ce passage une très-belle gradation.